



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

2 | 2005

Autour de Lucien Sebag

Objets de musée, n'avez-vous donc qu'une vie ?

Museum artifacts, have you only one life ?

Fabrice Grognet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/473>

DOI : 10.4000/gradhiva.473

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2005

Pagination : 49-63

ISBN : 2-915-133-10-7

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Fabrice Grognet, « Objets de musée, n'avez-vous donc qu'une vie ? », *Gradhiva* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 10 décembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/473> ; DOI : 10.4000/gradhiva.473

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© musée du quai Branly

Objets de musée, n'avez-vous donc qu'une vie ?

Museum artifacts, have you only one life ?

Fabrice Grognet

- 1 Qu'ils soient placés dans la pénombre d'un rayonnage de réserve ou sous les éclairages d'une vitrine, les objets ethnographiques de musée ont bien des choses à nous dire, un réel vécu à raconter.
- 2 Le musée ne constitue pas un « cimetière » (Moles 1972 : 43) pour les choses matérielles qui ont perdu toute utilité, pour des « objets morts » (Hainard 1989 : 17). Tout au contraire, il est le théâtre d'une deuxième naissance. Conçu, produit et destiné à un ou plusieurs usages, l'objet est adopté par un étranger venu de loin qui en fera une curiosité, un souvenir, ou encore un « témoin » s'il s'agit d'un ethnologue. Pour les objets extra-européens les plus anciennement arrivés en France, cette renaissance doit attendre l'émergence des musées avec la Convention (1793). « L'exotique » entre alors dans les collections du patrimoine français, dans diverses institutions dans un premier temps, puis de manière centralisée au musée d'Ethnographie du Trocadéro (MET) à partir de 1878¹, qui devient le musée de l'Homme à partir de 1938. L'objet n'appartient donc plus à ceux qui l'ont matérialisé, façonné, et perd également sa raison d'être initiale, sa fonction originelle. Ainsi, ce qui distingue un objet de collection ethnographique, qu'il soit d'origine naturelle (écofact) ou réalisé par la main de l'homme (artefact), c'est qu'il a perdu la fonction d'usage qu'il avait à l'origine pour en acquérir une nouvelle, symbolique, en arrivant dans le musée. D'une certaine manière, l'objet entame donc une seconde vie avec d'autres usagers qui l'ont intégré dans leurs pratiques et leur discours (Bonnot 2002). Désinsectisé, en quelque sorte « purgé » des éléments indésirables de son lointain passé, il est mesuré, déclaré à l'inventaire, comme un nouveau-né. Il peut alors entamer en galerie sa vie publique de témoin scientifique sous la tutelle de son père adoptif : l'ethnologue.

- 3 Mais par quel processus l'objet renaît-il dans le musée sous les traits d'un « témoin scientifique » ? Suffit-il à l'objet d'être dans un musée, tel celui de l'Homme, pour demeurer ethnographique *ad vitam eternam* ? La création du musée du quai Branly et le déménagement des objets du musée de l'Homme annoncent-ils une nouvelle vie pour ces productions matérielles ? Comment les objets témoins sont-ils en train de muter en arts premiers ? L'objet témoin ethnographique de musée est-il condamné à disparaître ?

Paul Hugo Herdeg, Salle d'Asie du musée de l'Homme, 1939.

Initialement, chaque section géographique associait aux objets ethnographiques les « types » physiques de leurs producteurs, comme le musée d'Ethnographie le proposait autrefois par le biais des mannequins.



© musée du quai Branly, Paul Hugo Herdeg

De l'objet « ethnographique » à l'objet « témoin »

- 4 La notion d'« objet ethnographique » remonte au début du xix^e siècle, époque où l'ethnographie, description des peuples, se cherche vis-à-vis de l'anthropologie (liée à l'histoire naturelle), de l'archéologie, de la paléontologie et de la géographie. Quelle que soit la science établie à laquelle on veut alors rattacher cette description, chacune s'accorde, selon un principe matérialiste commandant la recherche de l'époque, pour donner à l'artefact rapporté d'un lointain voyage un statut de témoignage plus objectif que tous les récits des explorateurs. C'est surtout l'histoire naturelle, science reposant sur des collections, et institutionnalisée dès 1793 au sein du Muséum national, qui semble procurer le modèle méthodologique à suivre pour une description scientifique des peuples. Dès lors, la démarche ethnographique en émergence passe inmanquablement

par l'étude des artefacts déjà présents en France bien que dispersés dans différentes institutions (Muséum national, Louvre, Bibliothèque nationale), ainsi que par l'acquisition de nouvelles collections dans un contexte d'expansion coloniale. Autrement dit, et contrairement à la « curiosité » des cabinets du XVIII^e siècle, l'objet ethnographique qui émerge au XIX^e siècle n'a de sens que mis en relation avec d'autres, constituant ainsi une collection, base de la réflexion et du discours scientifique.

- 5 Parmi tous les sens donnés aux productions matérielles extra-européennes au début du XIX^e siècle², le géographe Edmé-François Jomard (1777-1862), conservateur du dépôt de Géographie à la Bibliothèque du roi, propose en précurseur une définition de ce que pourrait être une collection scientifique d'un type nouveau se distinguant de celles d'antiquités, d'objets d'art ou d'histoire naturelle. « Propre à éclaircir les mœurs et les usages des nations et des peuplades non connues » (Jomard 1831, cité par Hamy 1890 : 130), le rassemblement d'artefacts « ethno-géographiques » provenant de « presque tout le globe [...] à l'exception de l'Europe civilisée » (*ibid.* : 133) envisage de faire de l'ethnographie une description des productions matérielles des peuples extra-européens contemporains.
- 6 Plus profondément, Jomard tente d'établir une nouvelle institution calquée sur le modèle du Muséum National d'Histoire Naturelle et qui ferait de l'ethnographie une branche de la géographie humaine, soit une science sociale : « Si le Muséum d'Histoire naturelle de Paris a pris un développement qui l'a mis au premier rang, peut être, parmi les établissements scientifiques de toute l'Europe, c'est qu'il a reçu et conservé, d'année en année, toutes les richesses naturelles apportées par les voyageurs. Pourquoi n'en serait-il pas de même des objets ethnographiques, qui n'intéressent pas moins la géographie, l'histoire et les sciences morales, que les collections de plantes et d'animaux intéressent le naturaliste et les sciences physiques ? Pourquoi la Bibliothèque royale, qui est aussi un vaste musée, réunion de cinq musées différents, n'aurait-elle pas aussi, par la suite, ses explorateurs, avec des ressources proportionnées aux besoins de la science et des lettres ? » (*ibid.* : 132)
- 7 Mais ce Muséum des productions culturelles extra-européennes ne verra pas le jour, et les artefacts façonnés par les « sauvages », que l'on pense comparables aux Européens préhistoriques, viennent s'ajouter soit aux vestiges archéologiques du musée des « Antiquités celtiques et gallo-romaines » (aujourd'hui musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye), soit aux échantillons humains, aux photographies, sculptures et autres moulages représentatifs des « races » du Muséum national, ou encore aux présentations au Louvre des explorations navales menées par Lapérouse et Bougainville en Océanie.
- 8 En d'autres termes, même si la valeur heuristique des artefacts extra-européens n'est plus à démontrer, elle ne suffit pas à faire de l'ethnographie une science autonome pouvant avoir son propre musée, lieu de recherche institutionnelle par excellence.
- 9 Lorsque le premier musée qualifié d'ethnographique est créé en France en 1878 suite à l'Exposition universelle de la même année, la définition même de l'ethnographie semble s'orienter, en grande partie en vertu d'un découpage institutionnel³, vers une description des productions matérielles des peuples lointains⁴ et contemporains sur le point de se transformer avec la colonisation, comme l'avait envisagé Jomard plus de cinquante ans auparavant.

- 10 Pourtant, les mannequins présents dans les galeries du musée d'Ethnographie du Trocadéro et les bustes « doublons » provenant du Muséum national se chargent de rappeler que ces productions matérielles sont liées à des types physiques endémiques. De plus, les collections récupérées auprès des pays étrangers et des régions françaises lors de l'Exposition universelle de 1878⁵, puis versées au fonds du tout jeune MET, montrent que le qualificatif « d'ethnographique » recoupe, certes une majorité d'objets toujours utilisés de par le monde, mais aussi des vestiges archéologiques de civilisations disparues, des fac-similés (à échelle réelle ou en modèles réduits), des restes humains ou encore des représentations de types physiques réalisées à partir de sculptures, de moulages ou de photographies.
- 11 L'avènement du MET, juxtaposant dans ses galeries des productions matérielles de peuples disparus ou vivants, européens⁶ ou non, avec des mannequins ou des bustes, ne fait donc pas évoluer le contenu même du sens donné à l'objet ethnographique depuis le début du XIX^e siècle. L'entreprise de description des peuples étant toujours subordonnée à l'histoire naturelle de l'homme⁷, toutes les choses matérielles chargées de décrire les peuples disparus ou pré-industriels sont qualifiées de manière générique « d'objets ethnographiques ».

Laniece, Exposition *Bronzes et ivoires du Bénin*, juin-juillet 1932.

Collectionnés en tant qu'archives culturelles, les objets du musée d'Ethnographie du Trocadéro sont aussi présentés comme des œuvres d'art afin de rendre leur dignité à des cultures jusque-là déconsidérées et récemment colonisées.



© musée du quai Branly, Laniece

- 12 Il faut attendre la professionnalisation de l'ethnographie en France, avec la création de l'Institut d'ethnologie en 1925 et l'arrivée de Paul Rivet et de Georges-Henri Rivière à la direction du musée d'Ethnographie du Trocadéro (1928), pour qu'une définition autonome de l'objet ethnographique soit établie à partir de l'influence théorique du

socio-anthropologue Marcel Mauss. L'ethnographie cesse d'être la description exhaustive des peuples à travers l'histoire de l'humanité. Elle recouvre désormais l'étude culturelle, par le biais de l'observation directe, « des peuples dits primitifs » (Mauss 1913 : 537), l'anthropologie physique traitant de la dimension anatomique, et la préhistoire des civilisations disparues.

- 13 Dès lors que l'ethnographie devient l'étude de cultures « vivantes » avec comme principe méthodologique l'observation, le scientifique ne peut donc plus se contenter d'étudier et de classer les productions matérielles lointaines dans le cadre du musée qui demeure le seul lieu institutionnel de recherche. L'ethnographe, par définition, de terrain, remplace alors le voyageur et l'anthropologue de cabinet. Cette nouvelle façon de procéder est mise en pratique de manière emblématique (voir Jamin 1985) au cours de la mission Dakar-Djibouti en 1931, sans que les productions matérielles perdent leur valeur heuristique prédominante. Les objets les plus couramment employés⁸ au sein des sociétés extra-européennes deviennent des « témoins » scientifiques, suivant la formule consacrée par les *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques* rédigées à l'occasion de la mission : « Presque tous les phénomènes de la vie collective sont susceptibles de se traduire par des objets donnés, à cause de ce besoin qui a toujours poussé les hommes à imprimer à la matière la trace de leur activité. Une collection d'objets systématiquement recueillis est donc un riche recueil de "pièces à conviction", dont la réunion forme des archives plus révélatrices et plus sûres que les archives écrites, parce qu'il s'agit ici d'objets authentiques et autonomes, qui n'ont pu être fabriqués pour les besoins de la cause et caractérisent mieux que quoi que ce soit les types de civilisation » (musée d'Ethnographie du Trocadéro 1931 : 6-7). L'ethnographie est désormais une affaire de spécialistes de « l'étude de la civilisation matérielle : alimentation et habitation, habillement et parure, armes et instruments, chasse, pêche, culture et industrie, moyens de transport et d'échange, attributs cérémoniels, jeux, productions artistiques, etc. » (*ibid.* : 5). Plus profondément, le matériel, le concret, l'objectif devient la clef qui permet d'atteindre les fondements immatériels d'une culture étrangère.
- 14 Il faut donc attendre plus d'un siècle, soit le temps de l'institutionnalisation de l'ethnographie en France, pour que les définitions d'objet, de collection et de musée ethnographiques prennent leur sens actuel.

La conception de l'objet « témoin »

- 15 Depuis le principe établi dans les années 1930, c'est dans le contexte social de leur production matérielle que s'élabore la conception scientifique des « objets témoins » qui seront archivés au musée. Quelles sont pour l'ethnographe les productions matérielles représentatives du mode de vie d'un groupe au moment de son observation ? Quels témoins de cette vie pourra-t-il collecter pour le musée ? Le scientifique doit opérer une sélection⁹ dans le monde matériel qui l'entoure. C'est donc l'observation et l'analyse du groupe, période de « gestation », qui conduiront à la conception de l'objet ethnographique, fruit d'une sélection parmi les témoins culturels potentiels. Les éléments matériels témoins n'ont donc pas une dimension ontologique particulière vis-à-vis des autres objets fabriqués ou utilisés par l'homme. Ces productions humaines sont ethnographiques avant tout parce qu'elles sont étudiées sur place par un scientifique spécialiste de la culture, puis destinées à être conservées dans un musée spécifiquement nommé « d'ethnographie¹⁰ ». Ce lien entre la définition du témoin culturel et sa présence

dans le musée induit le fait que l'ethnologue catégorise les objets à partir de ce qui peut matériellement entrer dans les réserves du musée ou être montré en salle publique.

- 16 Or, bien des choses ne rentrent pas dans les réserves du musée. La notion d'objet ethnographique de musée est donc restreinte par rapport à celle d'objet d'étude de l'ethnologie. Un arbre ou une montagne peuvent être des sujets d'étude pour l'ethnologue, mais qu'il ne pourra jamais collecter. Dans certains cas, il faudra faire appel à un substitut pour archiver la chose étudiée. Un « modèle réduit », une « photographie » (*Instructions* 1931 : 11) ou un moulage pourront, par exemple, devenir un substitut, un « clone » de la chose réellement étudiée, comme cela est le cas depuis le XIX^e siècle. Au XX^e siècle, le film vient compléter la documentation.
- 17 De même, la notion d'objet ethnographique de musée s'accorde avec la notion de copie. Contrairement au faux, imitation d'un objet authentique qui a pour but de tromper celui qui le regarde, la copie avouée peut prendre place dans les vitrines d'un musée scientifique. Il convient d'ailleurs de souligner que certains objets rapportés par les ethnologues sont en fait des réalisations exécutées pour l'occasion de la collecte (artefacts en circulation mais rares ou récemment disparus) et sont donc des objets neufs n'ayant jamais servi ou subi le traitement auquel un véritable usage les aurait contraints (voir Gessain 1969).
- 18 Alors que les musées sont souvent perçus dans le sens commun comme étant par excellence des institutions présentant des originaux, la notion scientifique d'objet témoin s'accorde pourtant avec celle de substitut, le discours scientifique du musée primant sur l'authenticité fonctionnelle de l'élément présenté en vitrine.
- 19 D'une certaine manière, cette chose matérielle qu'est l'objet ethnographique (objet produit par une société sans que l'acte de collecte interfère dans la production ; objet façonné pour la collecte à partir d'un modèle ; objet fac-similé à une autre échelle ou sur un autre support) est avant tout l'abstraction d'un scientifique, l'ethnologue, qui devient son « concepteur », sélectionnant parmi les productions matérielles d'une société celles qui seront « bonnes » pour le musée.

L'acte de naissance de l'objet témoin

- 20 Si la conception de l'objet témoin est avant tout le fruit du travail de l'ethnologue sur son terrain, sa naissance officielle n'intervient qu'au cours de l'inscription au registre d'inventaire du musée. C'est à ce moment précis qu'il est reconnu par son père spirituel, c'est-à-dire identifié, nommé, mesuré par l'ethnologue, les fiches d'inventaire et descriptives constituant ses « papiers d'identité ». L'objet étranger ainsi adopté et naturalisé acquiert alors une existence légale au sein du patrimoine français. Il n'appartient donc plus à celui qui l'a créé matériellement et devient, après achat, don, échange ou même vol, la « chose » de celui qui l'a (re)conceptualisé. Le musée, institution adoptive, légitime alors cette dépossession-renaissance. Même si l'ethnologue lui conserve son nom vernaculaire d'origine sur sa fiche, il le dénomme principalement suivant des catégories occidentales préétablies. Une pièce de bois recouvrant le visage devient un « masque », une sculpture de petite taille, un « fétiche », une sculpture de grande taille, un « totem », un récipient en céramique, un « vase ». Ce lexique remontant à une époque pré-professionnelle de l'ethnographie perdure encore parfois sous l'effet de l'habitude ou du manque de vocabulaire équivalent. La nouvelle dénomination, pourtant

censée être scientifique, peut également restreindre l'objet à une seule de ses dimensions ou fonctions. Les ethnologues nomment, par exemple, « lampe à huile » un objet inuit qui servait certes à l'éclairage, mais aussi à la cuisson des aliments et au chauffage de l'habitation. Dans certains cas, cette requalification de l'objet s'accompagne même de celle de son auteur matériel. Ainsi, l'individu se définissant comme un « Inuit » devient un « Eskimo¹¹ » sous la plume de l'ethnographe.

- 21 La définition même du mot « objet » dans la langue occidentale pose également d'autres problèmes. Il ne faut pas restreindre celui-ci à l'artefact, comme le montrent les échantillons minéraux ou végétaux présents dans les chaînes opératoires.

Anonyme, ensemble des « pièces à conviction » de la mission Dakar-Djibouti exposées en 1933 au musée d'Ethnographie du Trocadéro. Près de 6000 clichés seront pris au cours de cette mission. Mais c'est avant tout le « butin », selon l'expression de Paul Rivet, que constituent les 3500 objets collectés que l'on décide de montrer.



© musée du quai Branly, anonyme

- 22 Une habitation comme une tente peut être cataloguée dans les inventaires sous un numéro unique. Un vélum ou un piquet peuvent également apparaître individuellement comme étant des objets à part entière. Ici, on touche aux limites de l'objet ethnographique et au problème des objets composés de plusieurs objets¹².
- 23 Mais surtout, bien des collections se trouvant dans le musée ne proviennent pas de collectes réalisées par les ethnologues. Les legs, dons et autres dépôts effectués par des collectionneurs privés ou des institutions non ethnographiques représentent les principales sources d'acquisition pour le musée (Grognet 1998). Intégrés à ce dernier, les objets qui n'étaient jusque-là que des souvenirs de famille ou de voyage, des curiosités, une collection personnelle dictée par le goût de son propriétaire ou des représentants officiels et politiques lors d'une exposition universelle ou coloniale viennent grossir les rangs des objets témoins sur les étagères des réserves. Ainsi, c'est bien la « matrice

musée », en opérant ce type de regroupement d'objets devenant des collections nationales, qui leur attribue, avant toute étude scientifique, le qualificatif d'ethnographique. Dans certains cas, l'inventaire du musée stigmatise les limites mêmes de l'objet ethnographique entendu comme témoin. Un numéro en « X » (on pourrait dire « sous X ») est attribué aux objets qui ont perdu leur numéro d'inventaire originel, c'est-à-dire toute trace permettant de retrouver le nom de leur collecteur-concepteur, et donc toute information concernant leur acquisition et leur origine.

- 24 Aussi la notion d'objet témoin est-elle subjective (liée à un collecteur) et finalement relative à l'institution conservatrice. Lorsque le musée d'Ethnographie de Neuchâtel fait entrer dans ses collections des « nains de jardin » à l'occasion de son exposition *Objets prétextes, objets manipulés* (1984), les ethnologues du musée de l'Homme recherchent quant à eux le plus souvent les objets « traditionnels », y compris en salle de vente, délaissant entre autres l'art d'aéroport pourtant révélateur (dans une certaine mesure) de ce qu'une société veut qu'un étranger retienne d'elle. Aussi, il est loin d'exister une vision universelle et unanime de ce que doit être un objet témoin, et chaque musée ethnographique tend à définir une conception qui peut l'éloigner de celle développée dans une institution théoriquement similaire.

La vie de l'objet témoin

- 25 Une fois collecté (conception), inventorié (naissance), le témoin culturel entame sa nouvelle vie d'objet de musée. Mais avant, il doit perdre toute trace de sa vie antérieure ou, plus exactement, il doit être « purgé » d'un certain nombre d'éléments indésirables de son milieu originel : « Dès leur arrivée, les collections passent dans une étuve où elles sont mises au contact de gaz désinfectants ; elles sont, aussitôt après, identifiées, enregistrées et numérotées pour aller prendre place dans les réserves ou dans les salles d'exposition. » (Présentation du musée de l'Homme, 1938, archives MH)
- 26 Une large majorité (près de 80 %) des objets conservés dans le musée restera consignée dans les réserves, croisant le regard des seuls chercheurs, alors que d'autres auront la chance d'être exposés en salle publique en tant que représentants légitimes d'une culture lointaine. Bien que, comme la société productrice d'objets, les réserves fournissent un panel varié de témoins potentiels, la sélection opérée par les scientifiques fait de quelques-uns de véritables « stars » des galeries permanentes. D'autres, plus « intermittents » du spectacle muséographique, ne seront sollicités que pour des expositions temporaires. Dans les vitrines, ils retrouvent alors leurs « congénères » auxquels l'ethnologue décide de les affilier, soit pour des raisons de similarité de nature (séries qui illustrent les types, les « familles »), soit pour des raisons thématiques (« mariages de raison » à travers un thème). Le visiteur devient à son tour le témoin de ces associations légitimées par le cadre du musée.
- 27 Mais l'exposition des cultures extra-européennes dépend fondamentalement du rapport qu'entretient avec elles l'Occident dont sont issus les ethnologues. Dès les années 1930, le musée ethnographique cesse d'exposer des objets de sociétés « sauvages », sortes de reliques élémentaires du passé de la société occidentale (paradigme évolutionniste), à qui l'Occident « apporte » la civilisation. Il expose désormais la science ethnologique en train de se faire et observatrice des sociétés complexes et vivantes qui font majoritairement partie de l'empire français. Cette idée de synchronie entre ce témoin silencieux de territoires lointains et le visiteur occidental est d'ailleurs relevée par les titres des

journaux invitant à la visite du musée de l'Homme au moment de sa création : « Le tour du monde en dix minutes » (*L'Intransigeant*, 21 juin 1938) ou encore : « Faites le tour du monde en deux heures » (*Actu*, 5 juillet 1942).

- 28 Mais bien que contemporains, les objets collectés en vue d'être présentés dans le musée des années 1930, c'est-à-dire dans un contexte colonial déjà établi, sont le plus souvent représentatifs de traits culturels endémiques sur le point de disparaître ou même disparus récemment au contact des Occidentaux. À bien des égards, la quête de l'objet témoin de la première moitié du *xxe* siècle est en réalité celle de la culture « traditionnelle originelle » dénuée de toute influence occidentale, même si celle-ci se matérialise dans certaines productions pourtant visibles au moment de la collecte. L'ethnographe, sauveteur des témoins matériels, amasse « avant qu'il ne soit trop tard » (musée d'Ethnographie du Trocadéro 1931 : 7) les productions locales « typiques » sur le point d'être remplacées par d'autres d'origine européenne. Dès lors, le musée ethnographique, à l'image du musée de l'Homme inauguré en 1938, accentue les différences culturelles entre l'Occident et les sociétés présentées dans toute leur complexité. Les peuples que l'on pensait autrefois « sans culture » et « sans histoire » deviennent ainsi dignes d'un musée consacré à présenter la diversité culturelle à travers le monde non occidental¹³. Mais leur compréhension nécessite un effort de recontextualisation de l'objet fondamentalement en voie de disparition et dont l'usage est inconnu du visiteur¹⁴. Pour ce faire, les mannequins et autres reconstitutions sont supprimés au profit de textes et de photographies réalisés par les ethnologues à partir de leur expérience de terrain et standardisés par le musée¹⁵. Dès lors, l'objet ethnographique exposé « cesse d'être une bizarrerie exotique pour le visiteur du dimanche ; sur le terrain, on a noté toutes les particularités de sa naissance, ses parentés ; il quitte son pays d'origine en emportant son milieu ». (Leroi-Gourhan 1936 : 27-28)

L'émancipation et les enfants du divorce

- 29 Mais peu à peu, l'objet du musée ethnographique s'affranchit de la tutelle de ses deuxièmes créateurs. À partir des années 1960, deux tendances muséographiques ont donné à celui-ci une valeur spectaculaire et artistique en marge de la présentation scientifique classique. Avec ces deux tendances, on ne peut plus dire que l'on est dans le cadre d'expositions de la science ethnologique, même si les textes, et le discours d'une manière générale, sont produits par les scientifiques attachés à l'institution.
- 30 La première tendance opère une reconstitution du réel dans un décor, une « ambiance » encore plus poussée qu'au *xix^e* siècle. Par exemple, cette présentation reproduit grandeur nature une rue ou une maison. Généralement, ce parti pris muséographique ne comporte que peu d'explications. De plus, cette muséographie tend à multiplier la présentation d'éléments créés spécialement pour l'exposition, mélangeant ainsi les objets de décoration-recontextualisation fabriqués pour le musée et ceux « authentiques » voués à une autre fin que la présentation. Cette tendance muséographique est aujourd'hui souvent assimilée à une « disneylandisation » des musées par la communauté scientifique, l'objet devenant plus un élément de décor qu'une « pièce à conviction » (musée d'Ethnographie du Trocadéro 1931 : 6) scientifique.
- 31 La seconde tendance montre l'objet ethnographique comme une expérience artistique visuelle¹⁶. Cette présentation d'artefacts isolés et accompagnés d'un minimum

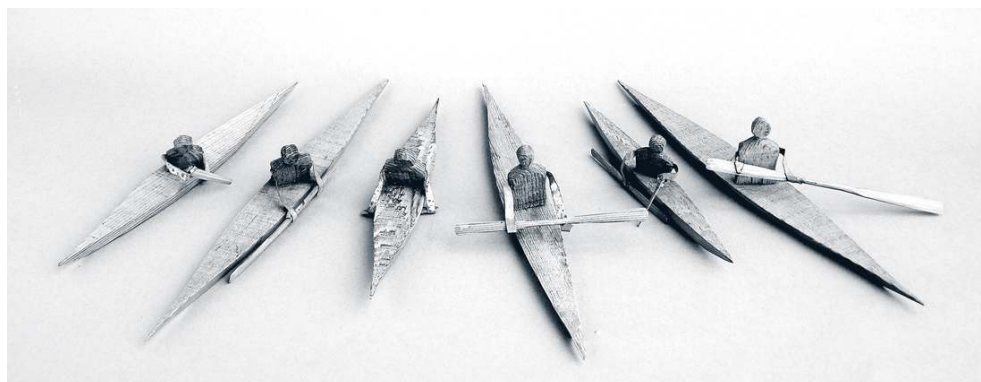
d'explications est qualifiée d'« esthétisante ». L'intérêt du visiteur est soutenu par la vision d'objets phares et solitaires, créant une sorte de choc esthétique, avec comme justification la « délectation ».

- 32 Ces deux types de présentation en salles publiques apparaissent avec le contexte historique de la décolonisation, mais aussi au moment où les ethnologues délaissent le « musée-foyer » qui les a vus naître pour aller dans les universités. En effet, sous l'influence du paradigme structuraliste, la recherche ethnologique se désintéresse progressivement des objets (avec une politique de collecte et des crédits moindres¹⁷), voire s'en méfie (Coquet 1999 : 15), et part s'installer et se développer dans des institutions sans collection ethnographique¹⁸ où le substitut d'objet peut suffire¹⁹. Parallèlement à cet éloignement ou désintérêt de l'ethnologie pour leurs collections, les galeries publiques ne sont pas rénovées²⁰, les nouvelles acquisitions ne sont plus présentées²¹ et le musée se fige. Il ne présente plus la science en train de se faire, mais plutôt témoigne des modes de vie dits « traditionnels », « préindustriels », « dans un éternel présent » (Gaugue 1999 : 337), et donc du passé de ces sociétés.
- 33 Depuis quelques années, les expositions d'ethnologie au musée de l'Homme glissent même de l'exposition de la culture des autres à celle des professionnels chargés de l'étudier : « Les Amériques sont devenues celles de Lévi-Strauss, et l'Afrique, celle de Marcel Griaule. » (Jamin 1998 : 66) Force est de constater que le musée devient un lieu de présentation de l'histoire de la discipline anthropologique, comme l'exposition *Le Voyage de la Korrigane dans les mers du Sud*²² l'a encore récemment montré.
- 34 N'aurait-on pas cédé à « la tentation du musée d'anthropologie historique » (Pizzoni Itie 1996) ? Mais à l'image du musée ethnographique, l'objet ne subirait-il pas les affres du temps ?

La vie limitée de l'objet ethnographique

- 35 Si l'on prend l'exemple du musée de l'Homme et même celui de son ancêtre, le MET, on constate qu'ils montraient dans les salles publiques, au moment de leur création, des cultures « vivantes », contemporaines, certes sur le point de se transformer du fait de la colonisation.
- 36 Or, les objets des sections ethnographiques placés dans les galeries du musée de l'Homme jusqu'à leur fermeture au public en mars 2003 étaient le plus souvent issus des collectes coloniales. Cela pourrait être sans conséquence, mais un objet ethnographique l'est-il à vie ? Autrement dit, les musées ethnographiques possèdent-ils seulement des collections ethnographiques (en dehors des collections archéologiques déjà mentionnées) ou le statut de ces objets varie-t-il avec le temps ?
- 37 Si on part du principe que « l'ethnologie a pour fondement l'étude des milieux contemporains, des cultures vivantes²³ » (Pizzoni Itie 1996), un objet cesserait d'être ethnographique, c'est-à-dire d'intéresser les ethnologues, à partir du moment où il ne serait plus utilisé. L'objet sans utilité pratique ou symbolique ne serait plus un référent pour les membres du groupe, et donc ne pourrait en être le témoin. Autrement dit, l'objet ethnographique serait périssable. Il mourrait en même temps que cesse toute pratique culturelle le concernant. D'une certaine manière, l'objet serait alors évacué²⁴ de la culture qui l'a créé. Il pourrait demeurer un témoignage culturel comme en archéologie ou en préhistoire, mais il ne serait plus que la preuve de pratiques éteintes.

Modèles réduits de kayaks avec leur chasseur collectés pendant la mission Victor-Gessain en 1934 à Ammassalik (Groenland). En plus de deux kayaks véritablement utilisés par les Inuit, les ethnographes ont rapporté des modèles spécialement réalisés pour le musée.



© musée de l'Homme

- 38 Toutefois, cette position stricto sensu concernant l'objet ethnographique convient d'être nuancée : « L'archaïsme véritable est l'affaire de l'archéologue et du préhistorien, mais l'ethnologue, voué à l'étude de sociétés vivantes et actuelles, ne doit pas oublier que pour être telles, il faut qu'elles aient vécu, duré et donc changé » (Lévi-Strauss 1958 : 132). Ainsi, ce ne sont pas seulement les objets « vivants » qui sont susceptibles d'intéresser les ethnologues dans leurs recherches. Dans ce cas, c'est la conception d'un objet témoin « archéo-ethnologique » qu'il faudrait retenir, différant tout au plus la mort inévitable de l'objet témoin : « Quand je revois les objets que j'ai recueillis sur le terrain entre 1935 et 1938, et c'est aussi vrai des autres, je sais bien que leur intérêt est devenu soit documentaire, soit aussi ou surtout esthétique. Sous le premier aspect, ils relèvent du laboratoire et de la galerie d'étude ; sous le second, du grand musée des arts et des civilisations que les Musées de France appellent de leurs vœux. » (Lévi-Strauss 1996 : 20) Ainsi, les objets ethnographiques, en cessant d'être des documents scientifiques de sociétés contemporaines, deviendraient avec le temps des œuvres d'art. Cette nouvelle vie de l'objet annonce également un nouvel établissement, relais du musée ethnographique : le musée des Arts premiers, aujourd'hui nommé musée du quai Branly.

L'objet, phœnix ou mutant ?

- 39 Certains le croyaient en « crise » (Gruenais et Ferry 1990 : 7), voire agonisant dans le musée de l'Homme. En fait, et comme à son habitude, l'objet se métamorphosait. Aujourd'hui, après une certaine maturation, la « chrysalide ethnographique » donne naissance à la « pièce d'art premier », l'objet à la fonction première disparue refusant de mourir : « L'art, c'est ce qui maintient vivante l'idole morte en tant qu'idole. L'art, c'est ce qui dans un objet continue à servir quand il ne sert plus à rien. » (Roy 1992 : 143)
- 40 Si l'on associe la crise du concept de musée-laboratoire telle que la connaît le musée de l'Homme (Grognet 1999) à cette transformation inexorable de l'objet ethnographique en œuvre d'art, on s'aperçoit que l'avènement du projet présidentiel du musée du quai Branly procède d'une certaine logique²⁵. Le volume des collections de témoins du passé des sociétés, acquises durant la période coloniale, dépasse de très loin le volume de ceux qui peuvent témoigner de leur état présent. De plus, les objets métissés, hybrides

d'éléments autochtones et occidentaux, très courants aujourd'hui dans les sociétés lointaines, sont souvent associés à une assimilation, voire à une « décadence culturelle » (Muller 1999) et sont finalement soit marginalisés, soit « oubliés » par l'ethnologue²⁶ qui préfère, la plupart du temps, collecter des objets plus « typiques », à la manière des premiers ethnographes en quête d'une culture « traditionnelle ».

- 41 Que l'objet ethnographique se transforme en œuvre d'art n'a rien de très nouveau. Les mouvements artistiques d'avant-garde développent dans les années 1920 la notion « d'art nègre » et, dès 1932, le MET propose lui-même, à côté de sa présentation géographique des objets ethnographiques, une « salle du trésor » dans laquelle figure une sélection d'objets fondée sur des critères esthétiques. En juin-juillet 1932, des expositions temporaires, comme *Bronzes et ivoires du royaume du Bénin*, continuent à légitimer le nouveau statut d'œuvre que l'on confère à certains objets au sein même du musée ethnographique.
- 42 Durant les années 1960, comme on l'a vu (note 16), le musée de l'Homme, sous l'influence de sa Société des Amis, réalise des expositions temporaires artistiques peu après la mutation en 1962 du musée de la France d'Outre-mer en musée des Arts africains et océaniques²⁷ (MAAO). Il semblait alors admis que l'on pouvait faire la distinction entre les « spécimens ethnologiques » (qui n'ont de sens que dans le cadre d'une collection monographique ou thématique) et les « œuvres d'art », trouvant dans cette dernière catégorie un certain nombre de « chefs-d'œuvre » (Vogel 1985), sans logique d'ensemble, qui se suffiraient à eux-mêmes (on parle alors de « pièces » et non plus d'objets).
- 43 La sélection de cent dix-sept pièces pour le Louvre en 2000 procède de cette élection au rang de chefs-d'œuvre de certains objets : « Je ne suis pas là pour faire plaisir à quiconque, mais pour présenter une grosse centaine de chefs-d'œuvre incontestables. » (Kerchache 1998, cité par de Roux) Ainsi, en arrivant au Louvre, certains des objets jusqu'alors théoriquement « témoins²⁸ » du musée de l'Homme deviennent des chefs-d'œuvre de l'humanité²⁹.
- 44 Au regard des artefacts³⁰ exposés au Louvre, le terme d'« arts premiers » recouvre une gamme très étendue couvrant différentes aires géographiques (Afrique, Océanie, Asie, Amérique) mais aussi différentes périodes, comme le montre le cas des collections précolombiennes, ou encore la statuette égyptienne provenant du Muséum de Lyon. Les chefs-d'œuvre de « l'art premier » témoignent ainsi le plus souvent de pratiques anciennes, voire de cultures disparues. En va-t-il de même pour les « simples » objets d'arts premiers qui intégreront le futur quai Branly ? L'exposition *Kodiak, Alaska, les masques de la collection Alphonse Pinart* « préfigure ce qui se fera quand le musée disposera de ses propres espaces » (Martin 2002 : 14). À la fois première exposition du musée du quai Branly et dernière du MNAO (qui normalement ne couvre pas cette aire géographique), cette manifestation présente essentiellement des masques, qui « sont les rares survivants d'une époque révolue pour le peuple qui les a créés et qui souvent les brûlait après les cérémonies » (Dargent 2002). On retrouve l'idée d'objets archéo-ethnologiques, survivants de pratiques disparues grâce à l'action de collecte des Occidentaux : « Les objets sont [...] les meilleurs témoins des aventures qui nous les ont transmis et ils constituent souvent à eux seuls la mémoire irremplaçable de cultures évanouies ou soumises à de violents phénomènes de transformation. » (Viatte 2002 : 21) Ces objets sont rares et finalement mystérieux : « On ne sait malheureusement pas grand-chose sur ces masques, explique Emmanuel Désveaux, le commissaire de l'exposition [...]. Dans ce catalogue, nous expliquons plus nos ignorances que nos savoirs. » (Dargent 2002)

Comme l'annonce le titre même, l'exposition devient autant celle de la vie d'Alphonse Pinart et de sa collection (en témoigne aussi la proportion des articles du catalogue parlant de Pinart ou rédigés à partir de ses notes) que celle des utilisateurs de ces masques. On retrouve ainsi l'ambiguïté que l'on avait notée dans les dernières manifestations du musée de l'Homme entre la présentation des cultures des autres et celle de leurs observateurs : « Cette exposition retrace l'histoire d'une des moissons matérielles et symboliques fondamentales qui fondèrent l'ethnologie. » (Martin 2002 : 13) Mais certaines de ces pièces posent problème : « Tout suggère que l'explorateur français n'en a pas fait l'acquisition directement auprès de leurs utilisateurs originels [...]. Certains masques pourraient même, selon l'hypothèse émise par Sven Haakanson³¹ [...], avoir été fabriqués à la demande de Pinart sur d'anciens modèles remontant au XVIII^e siècle mais devenus déjà étrangers vers 1870 au décor rituel qui présidait à l'apparition sacrée des esprits chez les autochtones de l'île de Kodiak. » (Roger-Vasselín 2002 : 89) On retrouve également ici la notion de copie déjà vue avec l'objet témoin ethnographique, sans qu'étonnamment cela ne fasse de la sculpture d'art premier un faux, a priori banni des expositions artistiques.

- 45 En fait, cette nouvelle appellation tant décriée³² d'arts premiers ne fait que renommer des objets autrefois qualifiés d'art nègre, primitif ou encore tribal : « Le temps du mépris est révolu. L'art primitif vient d'entrer au Louvre. » (Kerchache 2000 : 17) Peut-être le terme d'arts premiers est-il un peu plus ambigu : « À travers les tribulations d'un concept ou d'un changement de concepts, ne doit-on pas voir la trace d'une profonde hésitation quant à la nature des artefacts qui doivent être exposés ? » (Amselle 2002 : 136) Plus que du terme en lui-même, le malaise survenu à l'annonce de la commission de préfiguration du musée des Arts premiers en 1996 provient surtout du fait que, avec le regroupement en un seul ensemble des fonds du musée de l'Homme et du MNAAO, elle remet en cause le partage institutionnel des genres établi entre la collection scientifique et la collection artistique.
- 46 D'une certaine manière, ce qui poserait le plus problème aujourd'hui, c'est le vieillissement de l'objet qui ne peut plus être qualifié d'ethnographique. Mais ce qui est en jeu derrière la nouvelle appellation de ces objets, c'est leur tutelle, leur « garde », et donc l'autorité de gestion et de discours qui l'accompagne.

La lutte pour la garde de l'objet premier

- 47 Comme on le voit, l'ancien objet ethnographique, devenu témoin de pratiques disparues, se fait patrimonial³³ : « Pour la première fois dans l'histoire, le problème se pose de la délimitation du périmètre patrimonial, et donc de ce que l'on va mettre dans ce fameux musée du quai Branly. » (Amselle 2002 : 135)

Didier Boy de la Tour, Salle Afrique du pavillon des Sessions, musée du Louvre, 2000. Reliquaires fang du XIX^e siècle, Gabon et Guinée.



© musée du quai Branly, Didier Boy de la Tour

- 48 En fait, comme on l'a déjà vu, c'est le musée, ou plus exactement « la matrice institutionnelle du musée » (Davallon 1992 : 105) qui qualifie l'objet patrimonial de témoin ou encore d'œuvre. Au regard de la première exposition du musée du quai Branly et des collections devenant archéo-ethnologiques qu'il récupère du musée de l'Homme, il apparaît clairement que ce nouveau musée sera avant tout concerné par la dimension historique des cultures³⁴, par celle patrimoniale et artistique des objets.
- 49 Or, si l'objet ethnographique était qualifié ainsi par l'ethnologue, l'objet patrimonial est authentifié par un autre corps de l'État : les conservateurs de musée, lieu de la « mémoire institutionnelle » (Collomb 1999 : 333). Dès lors, l'objet ne devient-il pas une « chose perdue³⁵ » pour l'ethnologue sous la tutelle du ministère de l'Éducation nationale et de la Recherche, et gagnée par le domaine de la culture ? Avec la création du musée du quai Branly, placé sous la double tutelle des ministères de la Culture et de l'Éducation nationale, et l'exposition des chefs-d'œuvre au Louvre, on assiste à l'institutionnalisation d'une situation nouvelle : « Cette reconnaissance est significative de la prise de pouvoir symbolique de l'histoire de l'art au détriment de l'anthropologie dans la définition institutionnelle des objets des cultures non occidentales. C'est la lutte pour l'obtention de ce nouveau monopole qui est l'enjeu d'affrontements entre acteurs ethnologiques et « esthétisants ». » (Guilhem 2000)
- 50 Cette valorisation actuelle du statut patrimonial³⁶ de l'objet, qui a pourtant toujours existé, arrive au moment où le musée-laboratoire est un concept en crise, voire à redéfinir au regard de la disjonction recherche ethnologique et musée-exposition (Grognet 1999). Plus que sur une logique de recherche, l'évolution du musée de l'Homme

semble indiquer que le musée se définit de plus en plus par une logique d'exposition (esthétisante ou à base de reconstitutions et fac-similés) sans rapport direct avec une recherche ethnologique en cours. D'ailleurs, depuis 2002 et la départementalisation³⁷ du Muséum National d'Histoire Naturelle, il existe une séparation entre la recherche scientifique (département Homme Nature et Sociétés) et la présentation en galeries publiques (département du musée de l'Homme). Ainsi les scientifiques ne sont plus à la tête du musée³⁸ et ne sont plus les seuls interlocuteurs des architectes-scénographes lors des expositions. De nouveaux corps de métiers (conservateurs, muséologues) apparaissent donc dans l'ancien bastion où le scientifique était, de manière omnipotente, chargé de la recherche, de la conservation, de l'enseignement et de la vulgarisation. Aujourd'hui, il doit partager son territoire, laisser surtout certaines de ses anciennes prérogatives à des spécialistes formés à cette fin et répondre aux sollicitations du directeur-conservateur qui impose les thèmes d'exposition.

- 51 Ainsi, l'objet n'appartiendrait plus à son concepteur scientifique. En vieillissant, il serait donc adopté par de nouveaux parents, les conservateurs du patrimoine. Ultime étape de sa vie de musée ?
- 52 En retraçant la biographie de l'objet exotique, en le voyant renaître au musée ethnographique, adopté par les scientifiques, puis vieillissant, délaissé par ces derniers, et placé aujourd'hui sous la tutelle des conservateurs et historiens de l'art, on a la sensation ambiguë d'assister, en même temps qu'à la mutation de l'objet, à la mort du musée ethnographique en France. En substituant le terme d'« arts premiers » au qualificatif d'« ethnographique », tant pour l'objet que pour le musée, on légitime le fait de n'exposer et de n'acquérir que les témoins de pratiques déjà disparues. Seul l'ancien objet ethnographique devenu patrimoine semble valorisé et finalement digne d'être exposé dans un contexte de mondialisation. N'est-on pas face à une « fétichisation » de l'ancien objet ethnographique, témoin relique d'un certain âge d'or pré-industriel ?
- 53 Cette conception de l'objet d'art premier n'est pas sans conséquence vis-à-vis de la notion de collection. Alors que la collection de témoins ethnographiques sous-entend un effort continu d'acquisition sur le terrain au regard des modifications et évolutions d'une culture donnée, celle d'arts premiers semble connaître des limites historiques. Cette dernière concerne un ensemble limité d'objets déjà façonnés qui ne peuvent désormais s'acquérir principalement qu'en salle de vente ou auprès des collectionneurs. Autrement dit, la collection d'objets d'art premier serait virtuellement finie, au contraire de celle d'ethnographie.
- 54 De plus, la valorisation des arts premiers et la recherche de la pièce « authentique » et ancienne comportent un effet pervers : celui du trafic d'objets. Ces derniers, maintenant quasiment introuvables sur place, sont pourtant disponibles sur le marché de l'art où peuvent être mis en circulation des pièces sorties frauduleusement de leur pays d'origine.
- 55 Certes, les objets de l'ancien musée ethnographique survivent en mutant en œuvre d'art. Quelques-uns sont même devenus « immortels » depuis leur entrée (provisoire ?) au Louvre. Cela confirme surtout que l'objet entrant dans le musée, plus « cannibalisé » (Hainard, Kaehr et Gonseth 2002) que renaissant, est « manipulé et prétexte³⁹ » à tout type de discours et de juxtapositions, comme le montre également l'exemple du musée d'Ethnographie de Neuchâtel. Mais où est l'objet ethnographique d'aujourd'hui ? Où est exposée la bouilloire en plastique produite de manière industrielle en Chine et utilisée par le musulman malien d'aujourd'hui pour ses ablutions ? L'objet témoin ethnographique n'est-il pas le laissé-pour-compte de l'évolution de nos musées ?

« Sommes-nous en train d'enterrer purement et simplement l'ethnologie, non seulement au plan de l'exposition et de la conservation des objets, mais aussi au plan de la recherche et de la communication en général ? » (Dumont 1996 : 18) Est-ce la fin de la collecte d'objets ethnographiques faute d'institution sensible à une anthropologie de l'objet ? La collecte d'objets matériels doit-elle être remplacée par des substituts, tels le film et la photographie ethnographique ? Le futur musée ethnographique sera-t-il virtuel ? Mais un tel musée est-il seulement encore viable à l'heure de la mondialisation ? Et de quel musée parle-t-on ? De celui de Neuchâtel ou du musée « classique » comme pouvait l'être le musée de l'Homme ?

- 56 Que ce soit dans le musée ethnographique ou dans celui d'arts premiers, a-t-on pris la pleine mesure du fait qu'un objet d'une culture devient le patrimoine d'une autre qui l'adopte ? La notion de patrimoine national appliquée à des objets d'origine étrangère devrait impliquer la reconnaissance d'une élaboration faite d'échanges et d'emprunts interculturels de l'identité nationale. Les premiers musées ethnographiques voulaient présenter des cultures radicalement différentes de l'Occident en escamotant les contacts et influences qui se tissent dans le processus identitaire de chaque peuple. Pourtant, peut-on encore parler de l'Afrique sans aborder la colonisation française ? Peut-on parler de l'identité groenlandaise⁴⁰ sans évoquer de la colonisation danoise ? La réponse est affirmative si l'on se place dans le cadre d'un musée d'histoire des civilisations, mais négative si l'on envisage celui du musée ethnographique. À l'heure où l'emplacement du musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie (ancien musée des Colonies de 1931) est désigné pour accueillir un musée de l'Immigration, ne manque-t-il pas plus globalement un musée de la France et des « Autres » ?

BIBLIOGRAPHIE

Archives MDH 2AM1G3

« Présentation du musée de l'Homme », communiqué de presse, musée de l'Homme, 1938.

« Faites le tour du monde en deux heures », *Actu*, 5 juillet 1942.

« Le tour du monde en dix minutes », *L'Intransigeant*, 21 juin 1938.

« Instructions pour la présentation des collections », musée de l'Homme, 9 février 1938.

Archives MDH 2AM1G1a

LANDRIN, A.

1878 « Inventaire général des objets ethnographiques de l'exposition de 1878 ».

AMSELLE, JEAN-LOUP

2002 « Doit-on exposer l'art africain ? »,
in Marc-Olivier Gonseth, Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *Le Musée cannibale*. Neuchâtel,
musée d'Ethnographie : 131-152.

BATTESTI, THERESA

1990 « Pour des musées des droits de l'homme », *Bulletin de l'AFA* 39, « Anthropologues, Anthropologie et Musées ».

BONNOT, Thierry

2002 *La Vie des objets*. Paris, éditions de la Maison des sciences de l'Homme.

BROMBERGER, Christian et CHEVALLIER, Denis

1999 *Carrières d'objets, innovations et relances*. Paris, éditions de la Maison des Sciences de l'Homme.

CHIRAC, Jacques

2000 *Préface* de la plaquette de présentation, musée du quai Branly.

COLLOMB, GÉRARD

1999 « Ethnicité, nation, musée en situation post-coloniale », *Ethnologie française* XXIX : 333-336.

COQUET, Michèle

1999 « Des objets et leurs musées : en guise d'introduction », *Journal des Africanistes* LXIX (1) : 9-28.

DARGENT, Françoise

2002 « Exposition Kodiak », *Le Figaro*, 22 novembre.

DAVALLON, Jean

1992 « Le musée est-il vraiment un média ? », *Publics et Musées* 2 : 92-123.

2002 « Les objets ethnologiques peuvent-ils devenir des objets de patrimoine ? », in Marc-Olivier Gonseth, Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *Le Musée cannibale*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie : 169-188.

DEFORGE, Yves

1984 « L'Objet sur la sellette », in Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *Objet prétextes, objets manipulés*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie.

DUMONT, Louis

1996 « Non au musée des Arts premiers », *Le Monde*, 25 octobre.

GAUGUE, Anne

1999 « La mise en scène de la nation dans le musée d'Afrique tropicale », *Ethnologie française* XXIX : 337-344.

GESSAIN, Robert

1969 « Sénégal oriental 1968 », *Objets et Mondes* IX (3) : 297-301.

GODELIER, Maurice

1999 « Un musée pour les cultures », *Sciences humaines* H.S. 23 : 19-20.

GROGNET, FABRICE

1998 *D'un Trocadéro à l'autre, histoire de métamorphoses*. Paris, Muséum national d'histoire naturelle, mémoire de DEA.

1999 « Le "musée-laboratoire" : un concept à réinventer ? », *Musées et collections publiques de France* 223 : 60-63.

2001 « Le nouveau musée de l'Homme et l'exposition de 1938 », in Christian Coiffier éd., *Le Voyage de la Korrigane dans les mers du Sud*. Paris, Hazan, musée de l'Homme : 44-47.

GRUENAI, M. E. et Ferry, MARIE-PAULE

1990 « Crise de l'objet ethnographique », *Bulletin de l'AFA* 39, « Anthropologues, Anthropologie et Musées » : 7-10.

GUILHEM, Julien

2000 « Art primitif ou patrimoine culturel ? Le musée du quai Branly en question », *Ethnologie comparée* 1 : 1-14.

HAINARD, JACQUES

1989 « Objets en dérive pour *Le Salon d'ethnographie* », in Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *Le Salon de l'ethnographie*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie.

2002 « Le Musée cannibale », in Marc-Olivier Gonseth, Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *Le Musée cannibale*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie : 9-14.

HAINARD, Jacques et KAEHR, Roland

1984 *Objet prétextes, objets manipulés*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie.

Hamy, Ernest-Théodore

1890 *Les Origines du musée d'Ethnographie*. Paris, Leroux (« Histoire et documents »).

HÉRITIER-AUGÉ, FRANÇOISE

1991 *Les Musées de l'Education nationale, mission d'étude et de réflexion*. Paris, La Documentation française.

JAMIN, Jean

1985 « Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues ? », in Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *Temps perdu, temps retrouvé*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie : 51-74.

KERCHACHE, Jacques

1998 cité par Emmanuel de Roux, in « Une centaine de "chefs-d'œuvre primitifs" vont entrer au Louvre », *Le Monde*, 15 juillet.

2000 « Au regard des œuvres », in *Sculptures*. Paris, Réunion des Musées nationaux : 17-20.

LEROI-GOURHAN, Alain

1936 « L'ethnologie et la muséographie », *Revue de synthèse* LVI, février.

LÉVI-STRAUSS, Claude

1958 *Anthropologie structurale I*. Paris, Plon.

1996 « Une synthèse judicieuse », *Le Monde*, 9 octobre.

MARTIN, Stéphane

2002 « Préface », in Emmanuel Désveaux éd., *Kodiak, Alaska, les masques de la collection Alphonse Pinart*. Paris, Adam Biro-musée du quai Branly : 12-13.

MAURE, M.-A.

1992 « Réflexions sur une nouvelle fonction du musée », in André Desvallées éd., *Vagues : une anthologie de la nouvelle muséologie*. Macon – Savigny-le-Temple, W-MNES.

MAUSS, Marcel

1913 « L'ethnographie en France et à l'étranger », *Revue de Paris* 20 : 537-560.

MOLES, Abraham

1972 *Théorie des objets*. Paris, éditions universitaires.

MULLER, Jean-Claude

1999 « Sous le masque africain, quelques faux-semblants », in Marc-Olivier Gonseth, Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *L'art c'est l'art*. Neuchâtel, musée d'Ethnographie : 45-60.

2002 « Rester sur sa réserve ou en sortir », in Marc-Olivier Gonseth, Jacques Hainard et Roland Kaehr éd., *Le Musée cannibale*, Neuchâtel, musée d'Ethnographie : 111-129.

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

1931 *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*. Paris, MET.

PIZZONI ITIE, F.

1993 « Réflexions autour d'un paradoxe : faut-il et comment traiter du contemporain dans les musées d'ethnographie », *Actes des premières rencontres européennes des musées d'ethnographie*. Paris, école du Louvre.

ROGER-VASSELIN, Bruno

2002 « Les mystères de l'île Kodiak », *L'Œil*, octobre.

Roy, Claude

1992, *L'Art à la source. Arts premiers, arts sauvages*. Paris, Gallimard (« Folio Essais »).

SEGALEN, Martine

1993 « Les ressources humaines : l'ethnologie », in éliane Barroso et Émilie Vaillant éd., *Musées et Sociétés*, actes du colloque national de Mulhouse-Ungersheim, juin 1991. Paris, ministère de la Culture : 166-169.

VIATTE, Germain

2002 « Continuité et préfiguration », in Emmanuel Désveaux éd., *Kodiak, Alaska, les masques de la collection Alphonse Pinart*. Paris, Adam Biro-musée du quai Branly : 21-23.

VOGEL, Susan et N'DIAYE, Francine

1985 *African masterpieces from the musée de l'Homme*. New York, Center for African Art, Abrams.

NOTES

1. Depuis l'emploi du terme « ethnologie » par Alexandre César Chavannes en 1789, le premier projet de musée incorporant des collections ethnographiques est dû à Barthélemy de Courçay et Aubin-Louis Millin de Grandmaison en 1795. Ils désiraient créer un « Muséum des Antiques » à la Bibliothèque nationale, dans lequel les objets ethnographiques auraient été associés à l'archéologie française. Ce projet ne verra pas le jour, tout comme celui élaboré par Louis-François Jauffret (1770-1850) au sein de la « Société des Observateurs de l'homme », créée en 1799. Un premier musée de la Marine et d'Ethnographie est créé au Louvre en 1827, et le Muséum ethnographique des Missions scientifiques ouvre de manière provisoire en 1878. Ces deux

institutions étaient en fait vouées à commémorer l'exploration française et, implicitement, la Nation française.

2. Trois institutions parisiennes donnent autant de sens différents à l'objet « exotique ». Combiné aux données anatomiques, il sert à évaluer les compétences intellectuelles des « races » au sein du Muséum national. Comparé aux collections archéologiques des premiers peuples européens dans le cadre du musée des Antiquités nationales, il permet de jauger le degré de technicité des vestiges archéologiques. Exposé, de manière ambiguë, comme une œuvre d'art et comme un trophée au Louvre, aux côtés des maquettes des navires des grandes expéditions françaises en Océanie, il célèbre l'entreprise coloniale.

3. Les représentations de types humains (contemporains ou fossiles) sont l'apanage de la galerie d'histoire naturelle de l'homme (anthropologie) du Muséum créée en 1855, et les « antiquités celtiques et gallo-romaines » disposent d'un musée spécifique depuis 1862.

4. La démarche ethnographique est marquée dès son origine par l'altérité Occident/reste du monde, menant à une disjonction culturelle entre le *sujet* de la science et son *objet*.

5. Armand Landrin, assistant d'Hamy au Muséum, dresse notamment pour le ministère de l'Instruction publique un « inventaire général de tous les objets ethnographiques épars dans les sections françaises et étrangères, avec appréciation de leur intérêt », aujourd'hui encore conservé à la bibliothèque du musée de l'Homme (2AM1GIa MDH).

6. Les salles consacrées à l'ethnographie de la France ouvrent dès 1894.

7. Tous les directeurs du musée d'Ethnographie qui se succèdent sont des médecins anthropologues appartenant au Muséum national.

8. « Les objets les plus communs sont ceux qui en apprennent le plus sur une civilisation » (musée d'Ethnographie du Trocadéro 1931 : 8).

9. Dans certains cas, comme les écomusées, la sélection n'existe pas et c'est le terrain lui-même qui devient entièrement musée.

10. Pourtant, au regard des registres d'inventaire (collections archéologiques, notamment celle du département Amérique) et même des dénominations des départements scientifiques (département de préhistoire créé dès les années 1930), on constate que l'appellation de musée d'Ethnographie du Trocadéro est restreinte par rapport à ce que celui-ci contient réellement. Dès sa création, la volonté de son directeur était avant tout de le rendre anthropologique en combinant les collections archéologiques, ostéologiques et ethnographiques. Ce projet d'un musée réellement anthropologique ne se concrétisera qu'en 1938 avec la métamorphose du MET en musée de l'Homme, lorsque les collections ostéologiques du Muséum national rejoindront celles déjà présentes au Trocadéro.

11. Pour se distinguer des autres êtres vivants, les peuples du cercle arctique se définissent comme des Inuit, pluriel de *Inuuk*, que l'on peut traduire par « hommes ». Pour se distinguer des autres Inuit, les Groenlandais se définissent comme des *Kalaallit*, le *Kalaallit Nunaat* (« terre des *Kalaallit* ») correspondant au Groenland. Mais c'est surtout par l'appellation « Esquimaux » (ou « Eskimo ») que les Occidentaux désigneront longtemps ces peuples. Ce terme emprunté aux Indiens du Nord du Canada signifiait à l'origine « ceux qui parlent une langue incompréhensible ». Il sera par la suite traduit de manière erronée et péjorative par « mangeurs de viande crue ».

12. « À première vue, les limites d'un objet technique sont celles qui correspondent à ses limites physiques et à son identification par son nom. Cela semble clair. Une montre, une serrure, sont des objets techniques, les pièces constitutives qui se trouvent à l'intérieur n'en sont pas. Mais déjà surgit une petite incertitude quant aux limites exactes de ces objets. Pour ceux qui fabriquent des montres, n'y a-t-il pas des sous-ensembles, échappement, boîtier, qui acquièrent une sorte d'autonomie?? Pour l'utilisateur, la pile de la montre électronique ou la clef de la serrure font-elles ou non partie des objets techniques "montre" ou "serrure"?? » (Deforge 1984 : 96)

13. Le fonds ethnographique du musée d'Ethnographie du Trocadéro est divisé en deux lots distincts procurant à deux nouveaux musées créés en 1937, celui de l'Homme et celui des Arts et Traditions populaires, leur fonds initial.
14. Même si l'ethnologie ne remet pas en cause la valeur esthétique des productions extra-européennes, ces dernières sont surtout appréhendées selon un certain paradigme fonctionnaliste.
15. Existence d'» Instructions pour la présentation des collections » datées du 9 février 1938 (archives 2AM1 G3d), valables pour tout le musée.
16. *Chefs-d'œuvre du musée de l'Homme, 1965?*; *Arts primitifs dans les ateliers d'artistes, 1967*.
17. « Le musée de l'Homme n'a jamais disposé d'un budget régulier pour acquérir des objets. Des donateurs lui ont cédé des collections. » (Godelier 1999 : 19)
18. L'analyse de Martine Segalen à propos du musée des Arts et Traditions populaires peut s'appliquer également au musée de l'Homme : « pour cesser d'être folklore, pour devenir une science à part entière » (Segalen 1993 : 196), l'ethnologie de la France se serait dans un premier temps servi du musée comme lieu de capitalisation de ses collectes et de formalisation de son savoir, pour dans un deuxième temps s'en détacher par suite d'un gain de légitimité universitaire. Ce qui aurait contribué à l'affaiblissement de l'intérêt direct d'une « traduction muséographique ». (*ibid.*)
19. « Les ethnologues de ma génération ont encore collecté quelques objets : j'ai rapporté au musée une caisse d'outils de pierre de chez les Baruya de Nouvelle-Guinée. Mais cela a été ma dernière occasion. Ensuite, je n'ai fait que des films, comme la plupart de mes collègues. » (Godelier 1999 : 19)
20. Voir le rapport Héritier sur l'état des musées de l'Éducation nationale, 1991?; « une secteur sinistré », un « bilan noir ».
21. Jusque dans les années 1980, un certain nombre de nouvelles collections étaient présentées dans le hall du musée dans une vitrine consacrée aux « acquisitions récentes ».
22. Par une cruelle ironie du sort, cette exposition inaugurée en décembre 2001 clôtura le cycle des expositions temporaires consacrées à l'ethnologie alors qu'elle reprenait les objets présentés lors de la première exposition temporaire du musée de l'Homme en 1938 : *Le Voyage de la Korrigane en Océanie* (Grognet 2001).
23. Pour certains auteurs, « l'ethnographie [...] traditionnellement décrit des sociétés non industrielles » (Battesti 1990).
24. Cela nous amène à la notion de « cycle de vie » (Moles 1972 : 41) ou encore de « carrières d'objets » (Bromberger et Chevallier 1999).
25. La décision de créer le musée du quai Branly prise en 1998 par le Président Jacques Chirac est surtout le fruit d'une rénovation ratée du musée de l'Homme en son site même et doit la délocalisation du projet initial au fait que le musée de la Marine reste finalement à son emplacement actuel, empêchant de ce fait le déménagement vers le Palais de Chaillot des collections du musée national des Arts d'Afrique et d'Océanie devant s'ajouter à celles du Trocadéro.
26. « Les objets traditionnellement collectionnés par les musées n'ont jamais été sélectionnés dans le but de créer des collections représentatives de l'état général d'une société donnée. Les objets ont été choisis suivant des critères très subjectifs. » (Maure 1992 : 80)
27. À partir des années 1960 la notion fourre-tout d'» art nègre », employée pour caractériser l'ensemble des productions des peuples noirs, cède la place à une distinction entre art africain et océanien.
28. Les objets exposés au Louvre sont majoritairement issus du musée de l'Homme et reprennent en grande partie les chefs-d'œuvre exposés en 1965 (voir note 16).

29. Cet acte muséographique d'entrée (ou du retour dans certains cas) au Louvre correspond à une volonté politique de valorisation culturelle de certains peuples jusque-là « oubliés » ou « chassés » du musée français chargé de présenter l'art dans sa dimension universelle.
30. La « pièce » d'art premier est toujours un artefact et, dans le cas du Louvre, une sculpture.
31. Directeur du musée de Kodiak, Alaska.
32. Le projet initial de « musée des Civilisations et des Arts premiers » sera d'ailleurs rebaptisé le 23 décembre 1998, dans le décret n° 98-1191, « musée du quai Branly ».
33. Mais « la valeur de l'objet de patrimoine est proportionnelle à la connaissance qui peut être construite du monde d'origine ». Ainsi Davallon insiste sur la distinction entre « objets de mémoire » et « objets de patrimoine » (Davallon 2002).
34. Sans doute certaines expositions temporaires porteront-elles un regard plus ethnologique et contemporain que les galeries permanentes.
35. Guilhem souligne que le colloque de l'Association pour la recherche en anthropologie sociale du 7 mars 1998 « marque un tournant dans l'affaire dans la mesure où les anthropologues entrent dans le débat pour faire ce musée, on y insista sur l'importance de la prise de position de la communauté anthropologique afin que ce musée soit "d'anthropologie" et non pas exclusivement "d'art" ». *Lettre d'information de l'APRAS 21*, automne 1998 : 5-8 (Guilhem 2000 : 6).
36. « Ce sont ainsi plus de 200?000 objets de notre patrimoine national qui seront rendus accessibles au grand public, dans un musée spécialement conçu à cet effet faisant une large place aux nouvelles technologies. » (Chirac 2000 : 4)
37. À l'ancienne organisation du Muséum national reposant sur des « laboratoires » scientifiques autonomes est venue se substituer une structure en « départements » pouvant regrouper plusieurs anciens laboratoires ou seulement des galeries publiques.
38. Zeev Gourarier, conservateur du patrimoine, est devenu en 2003 le directeur du musée de l'Homme.
39. Référence à l'exposition *Objets prétextes, objets manipulés* réalisée à Neuchâtel en 1984.
40. L'exposition actuelle (du 6 avril au 2 janvier 2006) *Groenland, Ammassalik : contact, de la lampe à huile au GPS, un peuple défie le temps* du musée de l'Homme est consacrée aux Inuit de la région d'Ammassalik, sur la côte est du Groenland. Elle a pour ambition de montrer, à travers une sélection de témoins matériels, le processus identitaire qui conduit les Inuit contemporains de la côte est à posséder une culture originale, faite de tradition et de modernité. La problématique est fondée sur la notion de « contacts » entre le monde culturel inuit et occidental. Car loin d'avoir fait disparaître la société inuit, le contact prolongé avec les Danois (colonisation) puis avec les Occidentaux d'une manière générale (mondialisation) semble tout au contraire raviver l'effort de distinction culturelle au Groenland.

RÉSUMÉS

Après avoir été pensés, fabriqués, utilisés dans une société lointaine, tout porte à croire que les objets dits « ethnographiques » prennent leur retraite dans les musées. Pourtant leur départ du Trocadéro pour le musée du quai Branly en 2003 et leur métamorphose en « arts premiers montrent qu'il n'en est rien. Les objets extra-européens » ne finissent pas leur existence au musée, mais au contraire recommencent. Collecté puis inventorié par l'ethnologue, l'objet, tel un nouveau-né, entre dans le patrimoine français. En vieillissant, il s'émancipe peu à peu de ses

deux premiers parents adoptifs, le musée ethnographique et l'ethnologue, pour rejoindre le nouveau musée des Arts premiers et ses conservateurs du patrimoine. Mais que devient la collecte des objets extra-européens d'aujourd'hui ? L'objet ethnographique contemporain est-il en train de disparaître en France, faute d'institution d'accueil ?

After having been thought up, made and used by a far-off society, ethnographic objects appear to be destined to end their life in museums. However, as is shown by their transfer from the Trocadéro to the quai Branly museum in 2003 and reclassification as «non-Western art», this is by no means the case. The museum is not the end of the road for these non-Western artefacts but, on the contrary, the beginning. These artefacts are collected and listed by ethnologists and then, like a new born baby, become part of the French heritage. As it grows older, the artefact gradually grows away from the ethnography museum and the ethnologist, its first parents, and becomes part of the new museum of non-Western Art and its curators. What is happening to the collection of non-Western artefacts today? Is collecting ethnographic objects disappearing in France because there is no host institution?

INDEX

Mots-clés : culture contemporaine, objet ethnographique, objet témoin, patrimoine

Keywords : contemporary culture, ethnographic artifact, heritage, memorabilia

AUTEUR

FABRICE GROGNET

Muséologue, Département du musée de l'Homme, fgrognet@mnhn.fr